Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 91 (1946)

Heft: 11

Artikel: Après un voyage sur les champs de bataille français : Strasbourg, Colmar et la réorganisation de la défense nationale [suite]

Autor: Bauer, Eddy

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342347

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Après un voyage sur les champs de bataille français

Strasbourg, Colmar et la réorganisation de la défense nationale

(Suite)

Dans nos précédents articles, nous avons cherché à présenter au lecteur de cette revue quelques précisions et quelques détails significatifs à notre point de vue, concernant soit la préparation et l'exécution de la grande opération amphibie du 6 juin 1944, soit encore les combats d'une division blindée moderne, en nous basant sur les expériences tactiques et techniques de la 2e D.B. Ce que nous avons vu en Lorraine et en Alsace, trop rapidement à notre gré, confirmerait ou répéterait, si nous voulions nous livrer à de longs développements, ce que nous disions précédemment. Aussi bien feronsnous plus bref, en nous bornant à quelques points caractéristiques. Au surplus les champs de bataille de la Trouée de Bourgogne et de la poche de Colmar sont à nos portes, et l'amabilité des autorités militaires françaises est si grande, que déjà des centaines de camarades de l'Armée suisse ont pu suivre et reconstituer sur les lieux, moyennant un modeste effort d'imagination, les exploits de la glorieuse 1re Armée et de son chef, le général de Lattre de Tassigny.

Relevons, pour ce qui se rapporte plus précisément à la foudroyante percée du général Leclerc sur Strasbourg, laquelle demeure encore dans toutes les mémoires, les itinéraires invrai-

semblables parcourus par les trois groupements tactiques de la 2e D.B., et conservons-en soigneusement l'expérience. De toute évidence, en dépit de ses 4000 moteurs, rien n'est plus souple ni plus robuste qu'une grande unité mécanique du type d'organisation qui prévalut aux Etats-Unis en 1942. Chenillé comme il l'est, le char moderne est beaucoup moins maladroit, vis-à-vis de la plupart des accidents de la route, que nos véhicules motorisés. Il se faufile par des layons de forêt à forte déclivité, impraticables ou à peu près aux voitures dans lesquelles, trop souvent, nos états-majors suisses faisaient leurs reconnaissances antichars, entre 1939 et 1945. Sautant de sa *Packard*, de sa *Buick* ou de sa *Lincoln*, on déclarait insurmontables des obstacles qui l'étaient, certes, à ces belles autos, mais qui n'eussent été qu'un jeu d'enfant, pour des *Sherman* ou des *Honey*.

Panzergrenadierwagen, d'autre part, ou *Half Tracks* eussent allégrement porté les fusiliers de l'adversaire sur des itinéraires où seraient, sans doute, demeurés en panne, les luxueux autocars de nos colonnes P.T.T. et nos dragons de Landwehr. Si réellement une coupure s'était présentée, où leurs chenilles auraient déclaré forfait, la rapide intervention et le puissant équipement technique de la compagnie motorisée de pionniers qui figure organiquement à l'ordre de bataille de chaque *Combat Command*, leur eussent alors aplani la voie dans des délais incroyablement courts. En parcourant les chemins qui de Cirey-sur-Vezouze à Saverne ont vu rouler les Dio et les Langlade, nous n'oublions pas que leurs *Sherman*, modèle 1942, avec leurs chenilles de 45 cm. de largeur, étaient, d'ores et déjà, des engins dépassés. De quels exploits ne sont pas et ne seront pas capables des chars équipés avec de larges patins de 70 cm. ? Ce sont là toutes questions que nos exercices et nos manœuvres du temps de paix ou de l'époque du Service actif ne pouvaient pas faire apparaître dans toute leur tragique acuité, faute pour notre armée, de disposer de matériels chenillés et cuirassés, pareils à ceux qui eussent constitué, sous

l'ombrelle des *Stuka*, le fer de lance de toute agression contre notre pays. En cela nul n'est à blâmer. Trois ou quatre bataillons de chars de combat n'eussent pas sensiblement renforcé la valeur défensive de notre organisation militaire tout en dispersant, de manière dommageable, notre effort de réarmement. Pour suppléer à cette lacune, nous ne pouvions pas, d'autre part, songer à louer, le temps d'une période de solde, les services de la fameuse *Panzerlehrdivision* (Major-général Fritz Bayerlein), pour une série de démonstrations...

La nécessité nous maintient dans cet état. Et ceci doit donc nous amener à insister sur l'effort de méditation et d'imagination qu'il convient d'exiger, en tout temps, du moindre de nos chefs de section ou de nos sous-officiers. Faute de matériel, c'est à la pensée qu'il appartient de jeter un pont sur cette lacune sans doute inéluctable de nos armements helvétiques. Mais encore faudrait-il que l'instruction apportât elle-même un aliment de choix à cette pensée. Dans ces domaines, des progrès considérables ont été accomplis depuis dix ans. Il faut les accentuer, en mettant à profit ces moyens merveilleux d'enseignement que sont le film et, mieux encore, le dessin animé et commenté. Dans ce domaine, il ne faut pas faire valoir l'objection selon laquelle il demeurera toujours un abîme entre la théorie, si réaliste qu'elle soit, et la pratique de la guerre. Un Einmannsberger en Autriche, un Guderian en Allemagne, n'ont eu, à leur époque, besoin d'aucun des engins que leur interdisaient les traités de Versailles et de Saint-Germain, pour faire œuvre de créateurs et de novateurs et pour définir, par avance, le rôle qui serait celui des blindés dans la guerre future. A cet égard, accueillons avec joie l'apparition de la *Jeep* dans nos états-majors et dans nos corps de troupe. Nul moyen, malgré sa modestie, ne sera plus capable, si nous savons l'employer, de former nos yeux suisses à l'optique des tous-terrains.

Au témoignage du général Ingold, son chef d'Etat-major au Sahara : *Vite! Vite!* et : *Il n'y a pas un instant à perdre*, tels

auraient été les expressions favorites et pour ainsi dire machinales du général Leclerc, lors de ses opérations du désert. Ce que nous avons vu en Lorraine prouve que le libérateur de Strasbourg, transporté sur le théâtre occidental de la guerre, demeura fidèle à cette maxime d'ardeur et d'impatience. Si donc la vitesse naturelle des moteurs n'a pas pour effet d'autoriser le chef d'une grande unité mécanique à délibérer longuement sur le meilleur parti à prendre, à combien plus forte raison convient-il de faire vite et de combattre contre la montre, dès qu'on se trouve sur la défensive, avec des troupes à pied, se déplaçant, quand tout va bien, à une moyenne de quatre kilomètres à l'heure. Le complexe temps-espace prend, de ce fait, des valeurs nouvelles auxquelles il convient d'accoutumer nos imaginations forcément un peu lentes de fantassins ou à peine plus rapides de cavaliers.

Ces qualités de vitesse qui caractérisent essentiellement la division blindée, ont été obtenues, comme on l'a vu précédemment, grâce à la décentralisation systématique de ses moyens de combat, regroupés par bataillon d'infanterie, bataillon de chars, groupe d'artillerie chenillée, unités d'antichars, de D.C.A., de pionniers, de sanitaires, etc., dans le cadre du *combat command*. La même réorganisation, à plus forte raison, devrait être envisagée dans une armée de type défensif telle que la nôtre, où subsistera nécessairement une grosse proportion d'éléments à pied. D'autant plus qu'en sa faveur, on pourrait avancer d'autres arguments qui nous sont particuliers : l'expérience de semblables formations que nous retirons du service actif, les circonstances de notre mobilisation, la nature compartimentée de notre terrain, et le fait aussi que nos régiments d'infanterie ne possèdent pas la batterie organique d'obusiers chenillés ou de *Sturmgeschütze* qui complétaient ces corps de troupes, à partir de 1942, dans les diverses armées belligérantes. Pareille constitution de véritables *Combat teams* ne serait pas irréalisable chez nous, puisque la plupart de leurs

éléments organiques existent d'ores et déjà. Il suffirait à cet effet de créer les états-majors et les moyens de transmission nécessaires pour assurer leur fonctionnement.

* * *

De Strasbourg, où nous accueille à sa table le général de Langlade, ancien commandant, comme on sait, d'un des groupements tactiques de la 2e D.B. et qui vient de quitter le commandement de la 3e division blindée, dissoute quelques mois après sa création, pour prendre le gouvernement militaire de cette place, chère au cœur de tous les Français, nous nous rendons à Colmar. C'est ici le lieu de rendre hommage à l'admirable héroïsme déployé par l'ensemble de la population alsacienne, sous l'occupation allemande. La conversation du Gouverneur militaire de Strasbourg nous en révèle les traits les plus touchants et les plus authentiques. Ces sentiments expliquent, sans contredit, les progrès foudroyants de la libération de cette province au mois de novembre 1944. En dépit de sa méfiance et de sa brutalité, l'occupant fut littéralement poignardé dans le dos. En vérité, dès le 25 juin 1940, se vérifiait la vieille prophétie du roi de Prusse Frédéric Ier, qui, en 1709, cherchait à détourner l'Empereur d'Allemagne et la diète impériale, de rien entreprendre sur l'Alsace. Même vainqueurs, même par la force, *ils ne trouveront*, écrivait-il, *qu'un amas de terre morte pour l'auguste maison d'Autriche et qui couvera un brasier d'amour pour la France et de fervents désirs pour le retour de son règne en ce pays, auquel ils donneront toujours conseil, faveur, aide et secours dans l'occasion...* [1]

Mais revenons à notre propos. Sur la carte à grande échelle, dont nous nous servions à l'époque de l'événement, pour suivre les progrès de l'attaque concentrique qui conduisit à la

[1] Bonrgeois, Emile : *Neuchâtel et la politique prussienne en Franche-Comté* (1702-1713). Ernest Leroux, Paris, 1887, p. 129.

réduction de la poche de Colmar, entre le 23 janvier et le 9 février 1945, cette manœuvre nous apparaissait comme la réussite parfaitement classique d'une opération en tenaille : un crochet du droit (1er C.A. : général Béthouard) pour faire quitter sa garde à la 19e armée allemande, auquel succède en temps voulu, un crochet du gauche (2e C.A. français : général de Montsabert, et 21e C.A. américain : major-général Milburn) qui provoque le *knock out*. Ce schéma demeure valable. Il n'empêche qu'à contempler le panorama qui s'étend devant nos pieds de la terrasse des Trois Epis, où nous ont conduit le lieutenant-colonel de Camas et le colonel de la Boisse qui fut chef du 3e Bureau (front) de la 1re Armée, on s'aperçoit qu'il y a loin de la coupe aux lèvres, ou plutôt encore on trouve une nouvelle justification au mot profond du Grand Empereur, quand il définissait la guerre : *art simple et tout entier dans l'exécution*.

La plaine d'Alsace que compartimente, entre le Rhin et les premiers contreforts des Vosges, le canal du Rhône au Rhin et le cours de l'Ill, sans omettre le canal de Colmar et de multiples saignées d'irrigation, se prête, en effet, aussi mal que possible à l'exploitation rapide et coulante d'un premier succès tactique. Dans ce cadre, implantons encore de nombreux villages bien bâtis et quantité de bois, de boqueteaux et de hautes futaies, et nous voyons que toute attaque se canalisera néce-s sairement selon quelques axes faciles à découvrir et, conséquemment, faciles à barrer. Et ce que cette claire matinée de juin ne peut nous restituer, ce sont les 15 ou 20 degrés sous zéro qui régnèrent d'un bout à l'autre de cette passe d'armes, c'est le vent glacé qui soufflait des tourbillons de neige dans les yeux des observateurs d'artillerie et dans les objectifs de leurs appareils optiques. Ce sont enfin, dans les champs, la neige épaisse d'un mètre et plus, où s'enfoncent les chars repeints en blanc, et le verglas des routes sur lequel patinent désespérément les chenilles trop étroites des *Sherman*. Les souffrances de la troupe furent extrêmes, l'appui que pouvait leur apporter le

matériel astreint aux servitudes les plus tyranniques étant très faible.

Aujourd'hui nous avons devant nous la défaite écrasante du Troisième Reich. Au moment où nous écrivons ces lignes, le régime du chancelier Hitler, son O.K.W., sa *Wehrmacht*, la puissance industrielle créée par les Todt et par les Speer ne sont plus pour nous que de funestes souvenirs. Ils commencent déjà à s'amenuiser et à s'estomper dans l'éloignement du passé. D'où cette tendance presque invincible de nos esprits de nous représenter l'évolution de cette deuxième guerre mondiale, à l'image d'une courbe géométrique, dont, passé un certain maximum, la pente aurait été régulièrement déclive et qui, dans un mouvement uniformément accéléré, comme disent les physiciens, se serait abaissée à partir d'El Alamein, jusqu'à l'inéluctable capitulation de Reims, entre le 3 novembre 1942 et le 8 mai 1945. Cette vue, à dire vrai, n'est qu'une illusion de notre esprit, toujours enclin à simplifier et à systématiser les multiples éléments de la réalité.

Certes, au mois de janvier 1945, l'Allemagne roulait aux abîmes. Néanmoins dans ce secteur de Colmar qui nous préoccupe particulièrement, le moral du combattant de la *Wehrmacht* était demeuré très élevé. Tel était le cas, plus spécialemant, des 198e et 268e divisions d'infanterie, de la 2e *Gebirgsdivision*, grande unité d'élite rameutée de Norvège et de la 106e brigade blindée *Feldherrnhalle*. Sous les ordres du général von Maur, commandant du détachement d'armée du Haut-Rhin, elles étaient, à partir du 6 janvier 1945, passées à la contre-attaque, dans l'espoir de fermer la tenaille sur Strasbourg, au moment où la 7e Armée des Etats-Unis rétrogradait, sous la pression adverse du front Lauterbourg-Wissembourg sur la forêt de Haguenau, cependant que d'autres éléments du Reich repassaient le Rhin dans la région de Gambsheim, à quelques kilomètres en aval de la capitale alsacienne.

N'oublions pas non plus qu'à cette époque le matériel blindé de la *Wehrmacht* l'emportait largement et sous tous les rapports,

sur les engins de provenance américaine qui équipaient la 1re Armée française. Les *Kœnigstiger*, les *Panther*, les *Rhinocéros* opposaient leurs canons de 8,8 cm. aux 7,5 cm. des *Sherman* et des *Tank destroyers*, passablement plus courts ; leurs blindages étaient beaucoup plus épais que les cuirasses alliées. Mais leur poids très supérieur, résultant de ces améliorations, ne les empêchait pas d'évoluer gaillardement sur des terrains où leurs adversaires fussent demeurés en panne. Comme on l'a dit, ils devaient ces qualités d'évolution tout à fait remarquables, à l'adoption de la large chenille, caractéristique des chars russes et particulièrement des KW 1 et KW 85. Dans la défensive, les antichars automoteurs des types *Jagdpanther* ou *Rhinocéros* s'embossent à couvert des vues d'avion dans les nombreux boqueteaux de la région ou dans les maisons des villages, sur une très grande profondeur, pour agir par surprise et toujours en flanquement contre les détachements de chars adverses qui pousseraient en avant, par les clairières et le long des pénétrantes. Ainsi qu'à leur ordinaire, les Allemands ont recouru avec une très grande prodigalité aux barrages de mines pour couvrir leur première position ou pour cloisonner leur dispositif. Au début de juin 1946, certaines zones étaient encore signalées comme dangereuses.

Le jour J sonne à 7 heures 30, le 20 janvier 1945, pour le 1er corps d'armée. Si l'on songe qu'au même moment la défense de Strasbourg était confiée à l'unique 3e D.I.A., et que dans la nuit du 21 au 22, la 553e division d'infanterie, reprenant à son compte l'affaire de Gambsheim, encerclait Kilstett et poussait jusqu'aux abords de la Wantzenau, à quelques kilomètres au nord de la ville, on conclura raisonnablement que le général de Lattre de Tassigny devait être tout animé de cette mâle et froide résolution que Napoléon appelait *le courage de trois heures du matin*, pour n'apporter aucune modification à son plan primitif, prévoyant l'intervention du 2e corps pour le 23. Notons qu'une heureuse intervention du groupement tactique de Langlade dégagea Kilstett et fit repentir les Allemands.

Mais, vu les circonstances rapportées plus haut, l'offensive du 20 janvier commença par une rude et meurtrière action d'infanterie, où les chars durent se contenter du modeste rôle d'appui que leur assignaient les procédés tactiques de l'autre guerre. A l'heure H, entre les cités ouvrières qui forment la banlieue nord de Mulhouse, et la pittoresque petite ville de Thann, débouchaient, accolées, sous des tourbillons de neige, la 9e D.I.C., la 2e D.I.M. et la 4e D.M.M., soutenues dans leur progression par les *combat command* de la 1re D.B.

En dépit de la surprise initiale, l'abordage est des plus durs, mais l'attaque du général Béthouard ayant produit l'effet de fixation qu'attendait d'elle le commandant de la 1re Armée française, l'heure sonne, le jour J + 3, pour le général de Montsabert (2e C.A.). Il pousse à travers l'Ill, la 1re D.M.I. appelée aussi 1re D.F.L., en souvenir de Bir Hakeim, et l'excellente 3e division d'infanterie des Etats-Unis, et les fait soutenir par un *combat command* de la 2e D.B. L'intervention du 2e corps d'armée est aussi énergique qu'opportune ; il n'empêche que l'Allemand se cramponne avec une ténacité sans égale. Aussi bien, sur les instances du général de Lattre de Tassigny, le commandant du 6e groupe d'armées alliées, général Jacob-L. Devers, met à sa disposition le 21e C.A. américain (major-général Milburn). Il s'insère entre la droite du 2e corps français et la gauche de la 10e division d'infanterie (général Billotte), qui occupe le secteur passif des Hautes Vosges, entre la Schlucht et le Bussang.

Le 29 janvier 1945, le 21e corps d'armée, entre dans la bataille, après une formidable préparation d'artillerie qui rase au niveau du sol les gros villages de Niederwihr et de Mittelwihr. En quelques heures, le canon américain obtient sur ces malheureuses localités les mêmes effets de destruction que l'on pouvait relever autour de Verdun, après six mois de bombardements, d'attaques et de contre-attaques. Cette infusion de sang frais précipite la décision. Dans tous les secteurs, la résistance allemande faiblit et s'éparpille. Ce sont alors, les

1000 chars des 1re, 2e et 5e D.B. françaises et de la 12e *Armoured* américaine qui se chargent de l'exploitation. Les éléments de la *Wehrmacht*, attardés dans les Vosges, sont coupés par la jonction qui s'établit entre le 1er et le 2e corps d'armée, à Rouffach et Wihr-en-Plaine. Le reste reflue dans la forêt de la Hardt et cherche à faire tête une dernière fois, autour du pont de Chalampé. Le 9 février 1945, au jour fixé par le général de Lattre de Tassigny, entre Huningue et Strasbourg, il ne demeure plus, en fait d'Allemands, sur la rive gauche du Rhin, que des morts et des prisonniers.

Mais déjà, le 2e corps d'armée français se regroupe au nord de Strasbourg, où la 3e D.I.A. prolonge la droite de la 7e armée américaine, se préparant à intervenir dans la grande bataille, dont, à l'autre extrémité du front d'Occident, les Canadiens du lieutenant-général Crerar, à l'assaut du Reichswald, viennent de frapper les trois coups. Et déjà — chose qui demeurerait incroyable, si elle ne nous était pas attestée dans les notes quotidiennes de M. Pierre Lyautey, le doigt effilé du général de Lattre de Tassigny, sur la grande carte d'Allemagne, épinglée dans son bureau, ne se fixe pas seulement sur Landau, Spire et Worms. Impérieusement, aux Montsabert, aux Béthouard, à leurs divisionnaires, il désigne Karlsruhe, Stuttgart, Constance, Ulm, le Danube, l'Arlberg... Rêve napoléonien, certes, mais qui, en trois mois, sera devenu réalité.

Tel est le chef. Quant aux troupes, ces expressions de 2e D.I.M., 3e D.I.A., 4e D.M.M., 9e D.I.C., nous font penser aux tirailleurs de l'Afrique du Nord et aux Noirs du Sénégal. Telle est l'apparence, mais, dans la réalité, relevons qu'en raison de l'hiver et des pertes subies depuis le débarquement de Provence, la plupart des corps de troupes de ces grandes unités ont été « blanchis ». Sont demeurés en ligne les matériels et les cadres européens, mais des dizaines de milliers de F.F.I. ont pris la place dans les rangs de leurs camarades de couleur, tombés au combat ou hivernant sous des climats plus doux. La 10e D.I., dont nous venons de parler est tout entière

recrutée parmi les F.F.I. ; le cas est identique pour la brigade d'Alsace-Lorraine, commandée dans le maquis par le colonel Berger (*alias* André Malraux) que seconde notre confrère André Chamson, de l'Ecole des Chartes de Paris. Le cas est semblable à la 2e D.B. qui, tout le long de la route glorieuse qui l'a conduite via Paris, du Mans à Strasbourg, a incorporé des centaines, pour ne pas dire des milliers de volontaires.

La 1re Armée française a donc pris un caractère F.F.I. assez marqué. Pourtant que l'on ne s'y trompe pas un seul instant : l'expérience généreusement tentée et brillamment réussie par ce grand chef de guerre qu'est le général de Lattre de Tassigny, ne peut pas être invoquée en faveur de leurs thèses, par les bruyants tenants suisses de la *Partisanenarmee* qui mènent tant de bruit de l'autre côté de la Sarine. Tout au contraire, en se basant sur ce précédent, il convient de s'élever énergiquement contre l'équivoque qu'on tente d'établir et contre l'imposture qu'on cherche à accréditer. Les F.F.I. sont entrés dans le cadre de la 1re Armée française, ils en ont assuré la subsistance, mais ce ne sont pas eux qui l'ont façonnée à leur fantaisie. Ils ne lui ont apporté que leur courage, leur dévouement patriotique, leur acceptation de la plus rigoureuse des disciplines. Ils n'ont pas fait éclater les cadres hiérarchiques et tactiques de ce groupement opératif. Avec une parfaite abnégation, ils se sont bornés à le remplir. Telle est la vérité.

C'est donc exactement le contraire des thèses que d'aucuns cherchent à imposer à notre simplicité helvétique. Sur des exemples mal digérés, mal compris et tendancieusement interprétés, on voudrait, en effet, nous faire renoncer à l'organisation militaire que nous possédons et dont nous avons éprouvé l'efficacité, en faveur d'une armée hypothétique qui ressemble singulièrement à la carotte légendaire, dont on se sert pour encourager l'ânon à galoper. Il convient ici de ne pas prendre le change de cette fausse monnaie. Dans l'état où se trouvaient la France et ses institutions militaires, le 25 août 1944, l'incorporation immédiate des volontaires F.F.I. s'imposait comme

une nécessité, à moins de consentir à ce que la 1re Armée refusât sa participation à la victoire finale des Alliés. D'avoir su évaluer, du premier coup d'œil, la valeur de cet apport qui exprimait le sursaut profond de la Grande Nation, constituera donc l'un des plus éclatants titres de gloire du général de Lattre de Tassigny vis-à-vis de la postérité. Néanmoins il lui a fallu faire flèche de tout bois, et croit-on qu'il eût fait fi de 15 bonnes divisions encadrées, organisées et instruites, s'il avait eu la chance de pouvoir les faire sortir de terre, d'un appel du pied ? Quant au Maquis lui-même dans lequel on puisa, n'oublions pas, les ressources considérables qui lui furent apportées, soit par l'armée d'active, dissoute en raison des conventions du 25 juin 1940, mais qui, sous le nom d'armée secrète (A.S.), se continua dans la clandestinité, soit par l'armée d'armistice, chassée de ses casernes et de ses garnisons, par le coup de force du 27 novembre 1942.

Ces circonstances relativement favorables n'ont pas fait reculer le commandant de la 1re Armée française, devant la dure nécessité d'une énergique et prévoyante reprise en mains. Il créa à cet effet des camps d'instruction et des écoles de cadres dont il établit les programmes, comprenant les reprises d'ordre serré, les séances de tir et les tirs de combat, les exercices de combat rapproché et les manœuvres à double action.

On n'aurait été ni plus rigoureux, ni plus méthodique, dans la plus sévère de nos écoles de recrues d'infanterie. Il fallait apprendre ou rapprendre à ces combattants improvisés la pratique du métier militaire. Et la remarquable capacité d'adaptation qui distingue le Français a fait le reste dans un minimum de temps. C'est ainsi qu'au passage du Rhin, le 31 mars 1945, on n'hésita pas à confier cette tâche particulièrement délicate, non seulement aux vétérans chevronnés du 4e R.T.M., mais encore aux novices du 151e régiment d'infanterie, recruté parmi les insurgés parisiens du mois d'août précédent. Tout le reste n'est que chimère ; ce qui triompha, au cours de l'immortelle campagne Rhin-Danube qui mena la

1re Armée française à Ulm et sur l'Arlberg, ce fut la vertu renouvelée de l'amalgame. Telle avait été la méthode de la Convention nationale, quand elle constitua les demi-brigades de la jeune armée républicaine, en combinant un bataillon de volontaires à deux bataillons de l'ancienne armée de métier qu'elle avait héritée de l'ancienne monarchie. En 1794 comme en 1945, appliquée au soldat français, cette solution s'est avérée fructueuse.

La question de la *Partisanenarmee* méritait à elle seule un article d'une certaine étendue. Si nos loisirs nous le permettent, nous reviendrons volontiers un jour ou l'autre sur ce sujet que d'aucuns placent au premier rang de notre actualité militaire. Disons, en attendant, que nos camarades de l'Armée française seraient fort étonnés si on leur mettait sous les yeux les interprétations auxquelles on se livre, dans certains milieux de chez nous, sur les expériences qu'ils ont vécues au cours de leurs combats d'Alsace et d'Allemagne. Dans tous les cas, défendons notre fraîcheur d'esprit contre tous les clichés. Quelle que soit la date de leur première invention, ces clichés demeureront toujours des clichés, c'est-à-dire des vérités de confection. Or ce sont des problèmes très précis et très particuliers qu'il nous convient de poser et de résoudre aujourd'hui, pour adapter notre système de défense nationale à des réalités suisses et à des situations politiques et militaires qui pourraient être demain celles de notre pays. Telle est, à notre point de vue, la seule voie utile.

* * *

Nous voudrions maintenant conclure, en apportant au lecteur quelques impressions sur les tendances qui prévalent aujourd'hui dans la nouvelle armée de la France libérée et renaissante.

Tout d'abord, pour autant que nous soyons exactement et complètement informé, son ordre de bataille, le jour de la capi-

tulation sans conditions, s'établissait de la manière suivante :

— 1 Armée avec ses éléments organiques d'armée (artillerie, génie, transmissions, etc.) : général de Lattre de Tassigny.

— 2 corps d'armée, avec leurs E.O.C.A. :

  — 1er corps d'armée : général Béthouard.
  — 2e corps d'armée : général de Montsabert.

— 10 divisions d'infanterie du type motorisé américain, tout au moins en principe et dans la mesure où il fut possible au gouvernement du général de Gaulle et à son ministre de la guerre de les équiper des divers matériels nécessaires à cet effet. En réalité, les photos montrent un certain disparate de l'armement. Quoi qu'il en soit, ce sont les :

  — 1re D.I.M. (division d'infanterie motorisée) : général Callies,
  — 1re D.M.I. ou D.F.L. : général Garbey,
  — 2e D.I.M. : général de Linarès,
  — 3e D.I.A. : général Guillaume,
  — 4e D.M.M. : général de Hesdin,
  — 9e D.I.C. : général Valluy,
  — 10e D.I. : général Billotte,
  — 14e D.I. : général Salan,
  — 19e D.I. : général Borgnis-Desbordes,
  — 36e D.I. : général Cazaud.

— et 4 divisions blindées :

  — 1re D.B. : général Sudre,
  — 2e D.B. : général Leclerc,
  — 3e D.B. : général de Langlade,
  — 5e D.B. : général Schlesser.

A ces quatorze divisions, on ajoutera encore diverses formations de combat plus ou moins spécialisées. Tout d'abord, le fameux groupement des Tabors marocains ou C.T.M., orga-

nisé, sous couleur de service d'ordre, par les Noguès, les Béthouard et les Guillaume, à la barbe des commissions d'armistice et sans attendre le débarquement des Anglo-Américains, en Afrique du Nord. Leurs effectifs correspondaient à neuf bataillons, soit à une infanterie divisionnaire d'un incomparable mordant, comme le prouve l'assaut du Monte Petrella, le 15 mai 1944, qui arracha la décision de la campagne d'Italie. Tenons compte encore de deux ou trois régiments de parachutistes, instruits en Grande-Bretagne. L'un d'eux participa à la bataille des Ardennes, dans le cadre, croyons-nous, du du 30e C.A. britannique, dans la région de Marche ; l'autre, au cours de la bataille de Colmar, s'illustra dans les combats incroyablement durs qui rendirent à la 1re Armée française le village ou plutôt encore les ruines du village de Jebsheim. Mentionnons encore les troupes de choc ou de *commando* des colonels Gambiez et Bouvet, qui se distinguèrent en Provence et en Lorraine. Tout bien compté, on arriverait de la sorte à la valeur de deux autres grandes unités.

Parmi les divisions de nouvelle formation, moins familières à nos lecteurs que celles qui s'illustrèrent, sous les généraux Juin et de Lattre de Tassigny, en Italie, à l'île d'Elbe, en Provence, en Bourgogne et en Franche-Comté, nous avons parlé déjà du rôle assumé par la 10e D.I. qui, pendant la bataille de Colmar, formait dans les Hautes Vosges la soudure entre le 1er et le 2e corps d'armée ; elle avait été créée par décision du 30 septembre 1944 et recrutée dans la région parisienne. Libérée de cette première mission, elle participa avec quelques-uns de ses éléments à la libération de Royan et de l'île d'Oléron. Quant à la 14e D.I., dont l'acte de naissance porte la date du 16 février 1945, elle franchissait le Rhin à Strasbourg, au lendemain de la prise de Kehl, par le détachement Valluy. Au moment de la capitulation inconditionnelle du Troisième Reich, c'est elle qui bordait notre frontière entre Rheinfelden et Radolfzell. La 19e D.I. ou division bretonne assura le blocus de Lorient. Son commandant, le général

Borgnis-Desbordes, de compte à demi avec son camarade Kramer, commandant de la 66e division d'infanterie américaine, obtint la reddition de cette place, le 7 mai 1945, et fit défiler devant lui les 24 500 hommes de sa garnison que conduisait le lieutenant-général Fahrenbacher. Les F.F.I. du Nord formèrent la 1re D.I.M., grande unité motorisée organisée par décret du 1er février 1945. Le 3 avril suivant, elle était mise à la disposition de la 1re Armée française qui la destina au 2e corps d'armée. Le général de Montsabert lui confia le nettoyage de ses arrières, puis elle procéda à l'occupation de la Sarre, pour revenir dans la Forêt-Noire où elle se trouvait au moment de sa dissolution. Dans cette région, elle devait être en contact avec la 36e D.I., recrutée dans le Sud-Ouest, et que la cessation des hostilités surprit dans les Alpes maritimes, d'où on la rameuta à destination de l'armée d'occupation en Allemagne.

Enfin nous n'avons pas fait état dans notre tableau d'une 27e D.I.A. (division d'infanterie alpine), levée, semble-t-il, dans la 14e région militaire (Lyon) et que nous retrouvions l'été dernier en Autriche, parmi les troupes d'occupation du général Béthouard. Nous ne savons, effectivement, si elle a vu le feu, en tant que telle, encore que tout ou partie de ses éléments constitutifs, recrutés parmi les vaillants F.F.I. du Bugey, de la Savoie et du Dauphiné, paraissent avoir été engagés dans le secteur des Alpes durant l'hiver 1944/1945.

L'ensemble de ces forces terrestres, le jour de l'Armistice, dépendait au titre militaire du chef d'Etat-major général de la défense nationale, le général d'armée Juin, et, au titre administratif, du Ministère de la guerre que gérait à cette époque M. André Diethelm. Depuis lors a prévalu pour l'ensemble des services de la défense nationale, une autre formule d'organisation. Les trois ministères de la Guerre, de la Marine et de l'Air ont disparu du gouvernement français, pour être remplacés par un Ministère des armées et par un Ministère de l'armement.

A la veille des élections du 10 novembre, le premier était administré par M. Michelet (M.R.P.) qui avait élu domicile dans le magnifique palais de la rue Royale, et le second, par M. Charles Tillon, député communiste à la Constituante.

Selon ce nouveau statut, toutes les questions relatives au recrutement, à l'organisation, à l'instruction et à l'emploi des forces terrestres, aériennes et navales de la Quatrième République doivent revenir au Ministère des armées, ainsi que celles qui se rapportent au régime de leurs personnels. Au Ministère de l'armement incombe l'exécution des programmes matériels présentés par les trois armées. Cette organisation, comme toutes celles que l'on imaginera dans ce domaine, n'a pas laissé de soulever certaines critiques assez acerbes, car la Suisse, en cette saison, n'a pas, croyons-le bien, le privilège exclusif des discussions militaires. Tout particulièrement, la marine et l'aviation se plaignent avec amertume du traitement que leur aurait infligé M. Tillon, lequel les aurait réduites à la portion congrue, en faisant travailler au profit du secteur civil, les chantiers et les arsenaux de l'Etat. L'on remarquera, au surplus, que cette répartition des responsabilités ne ressortit pas uniquement à des préoccupations d'ordre militaire ou technique. De toute évidence, on a voulu faire échapper les promotions et mutations du personnel à l'influence d'un ministre communiste.

Sous ce nouveau régime, le général Juin demeure chef d'Etat-major général de la défense nationale. Il est assisté d'un sous-chef en la personne du contre-amiral Pierre Barjot. C'est à lui qu'il appartient de coordonner la préparation des trois armes, à la tête desquelles nous trouvons :

— pour l'armée : le général de Lattre de Tassigny, chef d'Etat-major général et Inspecteur général de l'armée,
— pour la marine : le vice-amiral Lemonnier,
— pour l'aviation : le général Vallin, qui vient de succéder au général Bouscat.

Quelles sont les tendances qui prévalent dans la nouvelle armée française, sous le commandement du vainqueur de la campagne Rhin-Danube ? C'est ce que nous tenterons d'éclaircir dans une prochaine et dernière chronique.

(A suivre.)

Major EDDY BAUER.